

avec intensité dans toute la région. Peu de cas graves heureusement.

Le grand séminaire de La Rochelle a dû être licencié.

Différentes assemblées, notamment la Chambre de commerce de notre ville, ne peuvent se réunir, la majorité de leurs membres étant atteints par l'épidémie.

Arrestation sensationnelle

EYREUX. — L'assassin présumé de Vaurabourg, le clerc d'huissier tué à coups de fusil sur la route de La Guéroude à Breteil et dévalisé de sa sacoche, serait, dit-on, un conseiller municipal de La Guéroude, nommé Auguste Caussais, qui, depuis le crime, a fait des paiements assez importants, alors qu'auparavant, il était dans une situation gênée. D'autres charges graves auraient été relevées contre lui.

Le Parquet d'Evreux s'est transporté aujourd'hui sur les lieux et a fait arrêter Caussais.

L'émotion est grande dans le pays.

Crime ou accident

RIVE-DE-GIER. — Sur un avis du Parquet annonçant qu'un wagon d'un train de voyageurs allant dans la direction de Lyon avait été trouvé maculé de sang, le commissaire de police a constaté, en gare de Couzon (Loire), de nombreuses traces de même nature.

On ne sait encore s'il y a eu crime ou accident.

Argus.

LES THÉÂTRES

Opéra-Comique : *Louise*, roman musical en quatre actes et cinq tableaux, de M. Gustave Charpentier.

Voici une des manifestations d'art les plus curieuses, les plus significatives, et j'ajoute les plus belles qui se soient produites au théâtre depuis longtemps. Son triomphal succès aidera, je pense, nos jeunes compositeurs à vaincre l'esprit d'hésitation, assez naturelle en somme, dont ils témoignent aujourd'hui.

Deux routes infiniment dangereuses s'ouvrent devant eux. La première a été parcourue en tous sens par les imitateurs de Richard Wagner, qui n'y ont trouvé que chagrins et déceptions. La seconde a été tracée par les partisans du « fait divers » lyrique, qui, croyant réagir contre les influences étrangères, se sont appliqués à écrire que des pièces d'action rapide et brutale, dénuées de la moindre philosophie, de la moindre poésie, pièces sans grandeur et sans portée, aussi inutiles et fâcheuses en leur genre que les déplorables pastiches.

M. Gustave Charpentier s'est bien gardé de prendre telle ou telle de ces deux routes. Créateur original, n'ayant besoin de rien emprunter à qui que ce soit, passionné de vérité et d'idéal — l'un ne va pas sans l'autre, d'ailleurs, — il s'est élancé sur les libres chemins où il ne se soucie point qu'on le suive. N'éprouvant d'émotion que de ce qu'il voit, que de ce qu'il entend, il choisit ses sujets dans la vie moderne, mais il les élargit, les élève, les rend essentiellement musicaux par le symbole.

Louise est une œuvre de réalisme et de rêve à la fois : de réalisme franc et violent, quant à la langue, quant à l'extériorité du drame ; de rêve imprécis et charmant, en ce qui touche à la partition, et en ce sens que le principal personnage n'apparaît qu'à travers l'atmosphère sonore créée par les instruments et les voix. Ce personnage, c'est Paris, la ville de joie et de douleur. Réalisme et rêve, inséparablement unis, forment le « roman » que je vais essayer de raconter au plus bref.

Dans un court prélude, l'orchestre, vivement, chaleureusement, expose le thème d'amour, sorte d'arpège ascendant et descendant, tantôt majeur tantôt mineur, auquel répond, lentement et gravement, le motif du foyer paternel. C'est toute la pièce résumée en cinq lignes. A présent, d'une terrasse éloignée, un jeune homme dit bonjour à une jeune fille qui se montre à la fenêtre d'un petit logement d'ouvrier. Julien a demandé Louise à ses parents, et ceux-ci n'ont pas voulu marier l'enfant à un artiste. Qu'il recommence et, s'ils refusent encore, elle fuira avec lui. Rien n'est délicieux comme cette conversation dans l'espace, conversation très chaste où les souvenirs des premières rencontres, des fiançailles secrètes, sont évoqués de la plus exquise façon ; les nombreux thèmes, remarquablement expressifs et caractéristiques, y vont, viennent, s'y développent, s'y transforment en un véritable enchantement instrumental. La mère de Louise l'entend et, stupéfaite, l'interrompt, grondant sa fille, tandis que Julien se moque

d'elle. La rentrée du père met fin à la dispute des deux femmes. Le second motif du prélude, diversément rythmé, sur lequel s'était établie cette scène de colère, s'apaise, montrant la bonne âme du brave homme, vieux travailleur à qui ne pèse pas l'outil dans la main, à qui suffit la tranquillité du foyer où l'on oublie, près des siens, les malchances de la vie. Il a l'horreur des fainéants. Si Julien était plus sérieux, puisque Louise l'aime et puisqu'il aime Louise, il ne demanderait pas mieux que de lui donner sa fille. Mais la mère s'interpose. Choisir ce chenapan, ce bohème, ce débauché, ce pilier de cabaret, jamais ! Et elle gifl l'enfant qui proteste et qui pleure. Tendrement, doucement, le père essaye de la consoler, de lui expliquer les choses. Les parents savent seuls le péril, la misère de l'existence. Il faut les écouter, les croire, oublier... Et il la câline, lui sourit, plein d'émotion et de pitié... « Allons, allons, sèche tes belles mirettes et lis-moi le journal, ça te distraira. » L'heure sonne à la pendule et, sous la lampe, pendant que la toile tombe lentement, Louise commence d'une voix étranglée de sanglots : « La saison printanière est brillante, Paris en fête... »

Paris !... Paris s'éveille maintenant. Paris, la ville vivante, frémissante et chantante des livres splendides d'Emile Zola. Avant le lever du rideau, les cris de ses rues retentissent mélancoliquement dans l'orchestre. En un carrefour de Montmartre, enveloppés du brouillard matinal, errent les bricoleurs, les chiffonniers et les chiffonnières, les petites glaneuses de charbon. Un homme vêtu de noir tourne autour des fillettes et leur parle à l'oreille. C'est le Noctambule qui, tout à coup resplendissant, symbolise, de manière trop directe, trop tangible, à mon sens, le Plaisir de Paris. Tandis qu'il s'éloigne, un des chiffonniers lui montre le poing. Jadis son enfant l'a suivi, comme le suivent à présent ces fillettes. La balayeuse, qui a été chevaux et voitures, se le rappelle. C'est l'éternel Procureur de la Grande Cité. Peu à peu, le jour paraît. Les ouvriers se rendent au travail, et seuls flânent les bohèmes. Julien attend Louise à la porte de l'atelier où elle va entrer. Comment la décider à fuir avec lui, à tenir sa promesse ? Qui donc pourrait venir à son aide ? De nouveau s'entre-croisent au loin, cette fois en une joyeuse symphonie vocale, les appels de Paris qui s'éveille : La caneus, raccmodeus de chais !... Marchand d'chiffons, ferraille à vendre !... Artichauts, des gros artichauts !... V'là d' la carotte, elle est belle !... A la tendress', la verdure... Mouron pour les p'tits oiseaux !... Tonneaux, tonneaux !... Ach'tez des balais !... Pomm's de terre !... Pois verts, pois verts !... accompagnés par la flûte des chevriers. A ce chant de vie nulle amoureuse n'a jamais résisté. Régalez-vous, mesdam's, voilà l'plaisir ! Louise se débat, hésite et, finalement, se dégage de l'étreinte de Julien.

Dans l'atelier de couture où ronfle la machine à coudre, les ouvrières bavardent, « bâtissent » les robes sur les mannequins, se battent et dansent le cancan. Sous les fenêtres éclate une fanfare bruyante et grotesque. Les bohèmes donnent une sérénade aux jeunes femmes et Julien en exécute la partie principale. « Ah ! quelle jolie voix ! a, ma chère, quelle jolie voix ! » Toutes sont conquises par le mystérieux pouvoir du refrain facile et chutnant la musique dès qu'elle devient expressive, s'adressant spécialement à Louise. C'en est fait. Celle-ci saisit son chapeau, son manteau et se sauve.

Une magnifique pièce instrumentale, précédant le troisième acte, dit le bonheur libre au pays du rêve. Dans un jardin de la butte Montmartre, devant Paris que baignent les rayons du soleil couchant, Julien, assis, un livre à la main, est plongé dans la méditation. Près de lui se tient Louise, rayonnante de joie. L'amour des parents ne serait-il qu'égoïsme, routine, tradition, et tout enfant aurait-il donc le droit de choisir lui-même le chemin de l'avenir ? L'homme le proclame, prenant à témoin la Ville que l'astre n'éclaire plus, mais dont les mille et mille maisons s'illuminent comme pour une fête. Là-bas, là-bas, montent dans le ciel les fusées d'un feu d'artifice... « Libres, libres, soyons libres selon notre conscience, libres en la tendresse, en la vie heureuse et féconde, » chantent les amants. « Libres, libres, libres, » répètent les voix de la Cité. Alors commence l'hymne de passion, de possession, de triomphe et d'allégresse, hymne de souveraine beauté. Louise a entraîné Julien dans la maison, et main-

tenant les bohèmes se préparent à couronner la Muse de Montmartre. Ils la couronnent en effet, et la cérémonie, de grand éclat et de grande gaieté, est brusquement tragiquement interrompue. La Muse, c'est Louise, à qui la mère vient annoncer que le père se meurt de chagrin. Il faut que, par pitié pour le vieux, la fille rentre au logis de famille. Julien y consent, à la condition de ne pas se séparer complètement d'elle.

Mais le père, à présent, veut garder son enfant, qu'il adore plus que jamais. Il maudit les voleurs d'affection et berce Louise doucement, doucement, comme au temps jadis. « Tout être a le droit d'être libre ! Tout cœur a le devoir d'aimer ! » dit celle-ci douloureusement, pendant que murmurent les voix de la Ville qui l'appellent encore et qui la retiennent. La lutte s'engage terrible. « Voilà l'plaisir, mesdam's ! » hurle le père, maintenant furieux, fou, se précipitant sur sa fille pour la frapper, pour la tuer. Il la chasse, puis court après elle, lui crie de revenir, et enfin s'écroule, abandonné, désespéré, tendant le poing vers Paris, la cité éternellement vivante, frémissante et chantante.

Tel est ce poème tantôt très émouvant, très grave, tantôt très amusant, très ironique, toujours très puissant et très humain. La musique seule lui prête sa véritable signification. D'elle surtout émanent les symboles qui l'élèvent et l'élargissent ; elle magnifie chacune de ses pages, en fait l'œuvre admirable qui, dès aujourd'hui, met M. Gustave Charpentier au premier rang des maîtres français. Ah ! quelle joie j'éprouve à annoncer cette éclatante victoire de la musique, de notre musique ! Musicien, l'auteur de *Louise* l'est dans la plus nette, la plus noble, la plus complète acception du mot. Au point de vue de la forme, par l'arrangement symphonique des thèmes, par l'écriture de l'orchestre et des voix, sa partition est d'une indépendance et, en même temps, d'une sûreté prodigieuse. Au point de vue de l'idée, par la force expressive des motifs, par leur transformation caractéristique, elle témoigne, de la part de celui qui l'a conçue, d'un tempérament d'artiste hors ligne. Musicien, M. Charpentier l'est grâce à sa passion de la vie, de la vie immense et universelle, de la vie non pas seulement des êtres, mais aussi des choses ; il l'est par le pouvoir qu'il a de poétiser ses sensations. Quelle poésie, en effet, nous offrent les rues de Paris avec leurs clameurs assourdissantes, traversées par les appels charmants des chevriers joueurs de flûte, évocation, en pleine cité moderne, des campagnes de Virgile ! Cette poésie, il fallait bien que quelqu'un la traduisit et elle vient d'être supérieurement traduite. M. Gustave Charpentier ajoute à ses dons de musicien et de poète le sens inné du théâtre. Il a le mot juste, rapide, décisif et mieux encore, car sans rien faire dire à ses personnages et parce qu'il est à la fois musicien et poète, il nous émeut profondément en certaines scènes mimées, comme celle du premier acte notamment, entre Louise et son père, scène adorable de tendresse et de simplicité, où l'orchestre parle si éloquentement. Le triomphe de l'ouvrage, affirmé par les acclamations enthousiastes du public d'hier, portera ses fruits. Des routes nouvelles vont s'ouvrir, j'en suis sûr. Nos jeunes compositeurs les traceront, chacun à sa guise, et éviteront ainsi les chemins dangereusement défoncés.

L'Opéra-Comique doit prendre une part considérable du succès. Les décors, à la fois naturalistes et féériques : le petit logis de l'ouvrier ; le carrefour de Montmartre, ressemblant à une toile de Carrière ; l'atelier de couture ; le jardin de la Butte, d'où l'on voit Paris s'illuminant peu à peu, sont de pures merveilles. L'interprétation musicale des trente-cinq rôles de la pièce, rôles presque tous importants, est extraordinairement remarquable. Je nommerai d'abord M. Fugère qui, plein de bonhomie au commencement, a trouvé au dernier acte de superbes accents de drame, a chanté et joué en grand tragédien lyrique le Père, dont il a fait sa plus belle création. Dans Louise, Mlle Rioteau débute heureusement ; elle dessine avec une rare intelligence son personnage de jeunesse et résistante ses mélodies tantôt délicates, tantôt passionnées. En Julien, M. Maréchal lui donne la réplique de vibrante et jolie façon, et dans la Mère Mme Deschamps-Jéhin témoigne de nouveau de son sens si vif de la vie populaire. Je ne puis citer tout le monde ; d'excellents artistes, comme M. Carbonne, comme Mlle Ti-

phaine, comme Mlle Chevalier, paraissent à peine. Je n'oublierai cependant point Mlle Vilma, une apprentie étonnamment drôle, et Mlle de Craponne, un voyou très farce. Quant à l'orchestre, que M. Charpentier a mis au premier plan, il a été, sous l'impulsion vraiment fraternelle de M. André Messager, admirable de précision et de fantaisie, de gaieté et de douleur, de force et de délicatesse.

Alfred Bruneau.

LA SOIRÉE

J'aurais bien voulu entendre, hier soir, causer entre eux, tout là-haut, dans le beau plafond de Benjamin-Constant, Fra Diavolo et la Dame blanche, et Mery du *Pré aux Clercs*, et l'air de *Mignon*, et tous les beaux seigneurs, et toutes les belles dames qui, autrefois, régnaient en maîtres à l'Opéra-Comique.

Les rendez-vous de noble compagnie. Se donnent tous en ce charmant séjour !

Quelles réflexions ils devaient se faire ! Songez donc que les personnages de la pièce nouvelle, tous les protagonistes de *Louise* sont des rapins, des chiffonniers, des ouvriers et des trotteurs, et que presque toute l'action se passe à Montmartre, sur la Butte, dans des décors criants de ressemblance et de réalisme !

Tellement ressemblants et tellement réalistes que, pour les reproduire aussi fidèlement que possible, M. Albert Carré est allé pendant une semaine se promener sur la Butte, dès cinq heures du matin, avec MM. Bianchini et Jusseaume. Il avait même songé à y amener ses artistes pour leur donner une forte teinture de couleur locale, mais voyez-vous qu'ils eussent attrapé la grippe !

De cette consciencieuse étude il est résulté des tableaux vraiment exquis et une mise en scène qui fait le plus grand honneur à M. Carré, pourtant si coutumier de pareils succès. Mais aussi, quel travail ! Le tableau des illuminations, qui fera courir tout Paris, a été particulièrement laborieux à régler. Il a fallu placer derrière les ouvertures des décors des lampes enfermées dans de petites boîtes et s'allumer les unes après les autres, comme de véritables rampes d'électricité.

Quant au feu d'artifice — un véritable feu d'artifice qui se tire sur la toile de fond — il a fait l'émerveillement de la salle. J'en ai témoigné mon admiration à un machiniste :

— Comment faites-vous, lui ai-je dit, pour obtenir un pareil résultat ?

— Mais monsieur, m'a-t-il répondu, c'est d'une simplicité extrême...

— Comment ?

— Eh bien ! voilà. On n'a qu'à promener des lampes devant des trous percés en trajectoire... Et pendant dix minutes, il m'a développé le système, qui peut être très simple en effet ; mais auquel je n'ai rien compris, n'ayant pas pour cela les connaissances nécessaires en mathématiques et en géométrie. Ce qui est certain, c'est que le résultat est vraiment merveilleux, et c'est l'essentiel !

Salle très brillante. Le Président de la République et Mme Loubet occupaient leur avant-scène.

Louise est la première pièce qui ait été reçue par M. Carré. On peut même dire qu'il l'a presque reçue avant d'être nommé directeur. Il en a, en effet, écouté la partition chez lui, le 12 janvier 1898, et il a succédé à M. Carvalho le lendemain 13. On comprend qu'il lui soit difficile d'oublier la date à laquelle a eu lieu la lecture, et il est tout naturel aussi qu'il ait eu, tout de suite, pour *Louise* une tendresse de père.

Seulement, il avait bien la pièce, mais il lui manquait l'artiste pour interpréter le principal rôle. Le Conservatoire, qui a décidé du bon, lui a fournie juste à point, au concours de cette année, dans la très gracieuse personne de Mlle Rioteau qui, pour un début, peut se vanter d'avoir fait là un vrai début. Elle n'est pas seulement, aujourd'hui, la Muse de Montmartre ; elle l'est aussi de tout Paris.

Elle était d'ailleurs supérieurement entourée, et l'Opéra-Comique avait fait donner sa meilleure troupe, Mme Deschamps-Jéhin, MM. Maréchal et Fugère en tête. L'œuvre de M. Charpentier ne comporte pas moins de trente-cinq rôles, dont aucun n'a été sacrifié. L'auteur était là, du reste, pour veiller sur les plus petits détails. M. Charpentier, qui a le respect de son art, pousse la conscience jusqu'à la minutie. Il n'était jamais tout à fait content, et on ne pouvait pas lui en vouloir, car il n'était jamais, non plus, content de lui-même.

Tous les jours, il perfectionnait son orchestration et il venait à chaque répétition avec une correction ou un béquet nouveau. Hier soir même, quand le dernier acte s'est achevé au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, l'auteur de *Louise* ne paraissait pas encore tout à fait satisfait. Albert Carré qui, en revanche, rayonnait, lui demanda en riant :

— Est-ce que, par hasard, vous auriez oublié encore quelques béquets ?

— Oh ! mon ami, des tas !... Tenez, voyez ce que je voulais encore ajouter...

Carré sauta dessus :

— Bravo ! dit-il... Cela va me faire une autre partition et un autre succès !...

Un Monsieur de l'Orchestre.

COURRIER DES THÉÂTRES

Je ne suis pas fâché que M. Deschanel, dans son beau discours à l'Académie, ait fait applaudir l'éloge des conférences. Je